



Paris, 17h15.

Comme une tornade, elle bondit du métro. Pardon Madame, pardon Monsieur. Ses yeux à droite à gauche survolent fébrilement les panneaux... Là, le logo du Thalys... vite ! S'il te plaît, Jonathan, aide-moi ! Jonathan, c'est son ange gardien... elle sait qu'elle peut compter sur lui.

17h17. Elle court dans les couloirs du métro, retors, interminables. Sa valise derrière elle tressaute sur ses roulettes. 17h20. Elle déboule haletante dans le hall de la gare, se plante un moment devant le tableau des départs. Les lettres jaunes jouent à méli-mélo, la tête lui tourne. Les aiguilles de la grande horloge la narguent. 17h 22. Ses yeux cherchent l'annonce Paris Nord – Bruxelles midi, départ 17h 25, voie sept. Où elle est la voie sept ? Pas à gauche, les chiffres grimpent. Elle se retourne et soudain elle le voit, à la fois soulagée et anxieuse : le train rouge est là qui patiente encore, longue chenille immobile. Elle bondit vers le quai. Coup d'œil sur son billet : voiture huit. Mon Dieu, c'est tout au bout, la dernière voiture. Elle n'a pas fini de courir. Les passagers derrière la vitre, impatients de partir, semblent la regarder avec l'irritation de ceux qui sont arrivés bien à temps. Ils lui en veulent, c'est sûr. Elle court plus vite encore...

17h24. Pas de panique, ma petite Dame. Voiture huit ? Oui, c'est ici. Bienvenue à bord. Elle soulève sa valise, la jette avec force sur la plate forme (aie c'est vrai... la bouteille de vin reçue de ses amis parisiens) Elle grimpe les trois marches et... ça y est ! Merci Jonathan. Son cœur proteste. Il bat son angoisse à toute force...

Pourquoi donc s'y prend-elle toujours à la dernière minute ? Ce serait si simple de partir un peu plus tôt pour échapper à cette course stupide et à l'angoisse qu'elle génère. A-t-elle donc besoin de cela pour se sentir vivre, dans sa vie en manque, en manque d'amour, en manque de tendresse et de paroles ?

17h25. Le train s'ébranle, sur le quai il y a des au revoirs, des baisers qu'on s'envoie de part et d'autre de la vitre. Il n'y a personne sur le quai qui lui dit au revoir. Elle respire largement, tente de reprendre son souffle. Enfin elle entre dans le compartiment, à la recherche de sa place. En nage, tremblante encore. Quelle sottise elle est ! Doucement... Le train en marche lente la fait tituber. Place 43, côté couloir. C'est là ! La place côté fenêtre est occupée par une dame élégante qui regarde obstinément défilé le paysage, et ne lui accorde pas le moindre regard. A se demander si elle n'est pas transparente. Pas étonnant, avec son petit air gris et triste. Bonjour Madame, dit-elle doucement. L'autre sans sourciller continue son rêve intérieur... Elle hésite, puis enlève ses chaussures, grimpe sur le siège, tente de caser ses 10 kilos de valise dans le porte bagages au dessus du siège, déjà fort encombré. Impossible. Elle n'y arrive pas. Elle se résout à demander de l'aide. S'il vous plaît Monsieur. De l'autre côté du couloir un homme la regarde et sourit. Il se lève, empoigne la valise. Elle se croit obligée d'expliquer : vous savez, je me suis tellement dépêchée que j'en suis encore toute tremblante, et je n'ai plus de force... Merci Monsieur. Lui sans un mot se rassied à sa place. Il lit Le Monde : tiens, c'est un intellectuel, se dit-elle comme on se dit : tiens, il fait froid aujourd'hui. Elle s'enfonce dans son siège et s'interroge. Qu'est-ce que j'ai dû me presser ! Pourquoi ? Pour ne pas rater mon train. C'est important de ne pas rater son train ? Oui bien sûr, si quelqu'un vous attend de l'autre côté qui s'apprête à vous serrer dans ses bras. Y a-t-il quelqu'un qui m'attend sur le quai de la gare à Bruxelles ? Non. Elle reedit lentement, amèrement : NON. Et ce tout petit mot fait un grand choc dans sa poitrine...

*Elle avait entendu les sirènes, ambulance ou police va-t-en savoir, mais n'y avait pas fait spécialement attention. Elle se demandait simplement pourquoi il s'attardait autant. Dix minutes déjà qu'il était descendu. Cela ne prenait quand même pas dix minutes pour déposer les sacs dans les grandes poubelles d'en bas. Bon. Il avait sans doute entamé un brin de causette avec le voisin du troisième étage, celui au grand chien brun. Quel bavard celui-là !*

*Et quel casse-pied ! Toujours à rouspéter sur l'actualité, la politique, ou le sport. Oui c'est cela, il s'était sûrement fait accrocher par Monsieur Dujardin. Il allait revenir d'une minute à l'autre...*

*Elle avait entendu les sirènes, ambulance ou police va-t-en savoir, mais n'y avait pas spécialement fait attention.*

Le train berce doucement les voyageurs. Sa voisine s'est endormie la tête un peu penchée. A quoi pense-t-on quand on dort ? Elle aurait bien envie de dormir elle aussi, de s'abandonner à ce roulis bienfaisant mais elle doit absolument terminer la lecture de son livre. Demain elle doit le présenter à son groupe de lecture de la bibliothèque. Soupir. Ce livre n'est pas très passionnant. Pourtant c'est elle qui l'a choisi. C'est malin ! Pourquoi ne s'est-elle pas documenté davantage ? Elle regarde autour d'elle : les têtes des passagers dodelinent en cadence au rythme du voyage. Son voisin de couloir, le type du journal Le Monde... non, il ne dort pas, il lit le Monde. Par obligation ? Parce que cela lui plaît ? Elle s'aventure à le regarder avec plus d'attention. Il passe brillamment l'examen : pas mal du tout. Son regard s'accroche un moment à l'alliance... Elle reprend son livre avec détermination, s'applique à sa lecture.

*Les sirènes se sont faites féroces. Arrêtées au bas de l'immeuble, pas de doute. Elle est allée à la fenêtre, a tenté de comprendre ce qui se passait. Et puis on a sonné à la porte. Plusieurs fois. A petits coups secs, impératifs. Elle ne savait pas encore qu'elle était en train de vivre là ses derniers moments d'insouciance.*

Le train continue sa petite chanson de train monotone. Elle doit lutter elle aussi pour ne pas s'endormir. Elle ne peut pas. Elle n'a pas terminé la lecture de son livre. Elle regarde son voisin, celui qui lit Le Monde. Le train approche de Bruxelles. Les gens s'ébrouent, se lèvent, empoignent leur valise... les gens sont toujours pressés ! Sans un mot, sa voisine la bouscule, empoigne son léger bagage et va se réfugier près de la porte du train. Elle sera la première à sortir ! Mince alors, élégante mais sans gêne. Bon, c'est le moment d'empoigner sa valise de dix kilos. Elle grimpe sur le siège, mais elle entend une voix derrière elle :

- Laissez, je m'en occupe.

Une toute petite joie envahit d'un seul coup sa poitrine. Elle accepte, redescend du siège et lui la frôle en levant le bras pour prendre sa lourde valise. Une envie la prend soudain de se blottir dans ces bras d'homme, sécurisants et protecteurs. Mais elle secoue son envie, l'accuse de folie, attend sagement que la valise se retrouve à ses pieds.

- Ca ira ?

- Oui merci beaucoup Monsieur, ça ira très bien. Au revoir.

Elle dit stupidement au revoir, alors qu'elle a envie de se serrer contre lui. Qui apprendra aux jeunes femmes tristes à poser un geste fou ? Elle le regarde s'éloigner en ayant l'impression de laisser s'évanouir quelque chose d'important. Une énorme nostalgie l'envahit. C'est trop bête et... trop tard. Il a disparu !

*Elle a ouvert la porte, croyant voir son mari, ce ne serait pas la première fois qu'il aurait oublié ses clefs. Elle avait déjà sur les lèvres deux ou trois mots de reproche pour s'être ainsi attardé. Mais là, devant ses yeux ahuris, se tenaient deux policiers et la voisine d'en face, devenue une amie. Et une autre, et une autre encore. Pourquoi ces têtes horrifiées ? Elle vivait ses derniers moments de bonheur. Sa vie allait basculer dans le terrible, dans la douleur. Il lui restait deux secondes d'insouciance à vivre...*

Elle se dirige pensivement vers le métro, côté Bruxelles. Sa valise la suit docilement, elle n'a plus aucune raison de la malmener. Au fait que va-t-elle manger ce soir ? Il est 19h, les magasins ne l'auront pas attendue, et son frigo ne se sera pas rempli tout seul par on ne sait quel miracle. Elle hausse les épaules comme chaque fois qu'elle est sur le point de s'apitoyer sur elle-même. Oui elle rentrera dans un appartement vide... et alors ? Elle n'est pas la première ni la seule. Mais cela console-t-il de savoir cela ? Elle croit bien que deux ou trois larmes se tiennent au seuil de son chagrin. Deux ou trois larmes seulement... elle a trop pleuré durant ces cinq années. Son cœur est à sec et désabusé.

*Comme dans un brouillard soudain les mots ont explosé en mitraillette, frontière de non-retour :*

*Pierre... camion poubelle... accident... contre le mur... écrasé... sur le coup... quel malheur... pauvre Viviane... heureusement, pas d'enfants...*

*STOP... assez ! Elle s'est écroulée, morte vivante...*

*Le reste fut un cauchemar d'horreur, de terreur, de sang, d'un corps couché sur le sol froid à l'arrière du bâtiment, d'un sac poubelle bêtement renversé sur son contenu, d'un gyrophare bleu, d'une sirène déchirant la nuit, d'un attroupement, d'exclamations, de considérations, de têtes pétrifiées.*

*Et elle, Viviane, la jeune femme de Pierre depuis trois mois, trois merveilleux mois, désormais veuve, désormais seule, à cause d'un camion imbécile et ivre.*

Elle essuie les larmes rescapées d'un geste furtif de sa manche, personne ne pourrait deviner quoi que ce soit. C'est fou, se dit-elle, on se côtoie sans rien savoir des chagrins des autres. Voilà, elle attend calmement le métro qui va la ramener à sa vie solitaire. Il y a juste sa valise qui lui tient compagnie. Soudain une voix l'interpelle avec un brin d'ironie :

- Auriez-vous besoin d'aide pour votre valise ? Il me semble qu'elle est toujours aussi lourde...

Elle se retourne brusquement, elle sait déjà que c'est lui, le type du Monde, elle n'en revient pas. Cela doit se voir sur son visage car il ajoute aussitôt :

- J'ai raté de peu le métro précédent, dit-il comme si cela expliquait sa présence là, à ses côtés. Puis je vous ai vue, et je... j'ai... eu envie de vous parler.

Tiens c'est drôle se dit-elle, moi aussi j'ai eu envie de lui parler, et même j'ai eu envie d'autre chose que je ne peux pas lui dire. Mais que fait-il ici au lieu de rejoindre son épouse. Elle s'entend bredouiller :

- Mais que faites-vous ici encore ? Votre femme doit vous attendre...

- Il n'y a plus aucune femme qui m'attend hélas, murmure-t-il tellement doucement qu'elle a peine à le comprendre. J'ai perdu mon épouse dans un accident de voiture, voici trois ans.

Elle n'en croit pas ses oreilles, elle reste là figée, on dirait une statue de sel. Un orage de détresse gronde au plus profond de son ventre. Soudain elle fait volte face et reprend sa course éperdue, sa valise fidèle derrière elle. Elle ne veut parler à aucun homme qui a perdu sa femme dans un accident de voiture ou d'avion, ou qui a été renversée par une voiture, par un tram, un bus ou... un camion poubelle. Elle veut juste qu'on la laisse tranquille. Qu'on ne lui parle plus jamais d'accident, ni de mort.

*Quand elle a vu le cercueil brun aux encoignures dorées patienter sous une pluie fine au cimetière, tandis que ses amis consternés défilaient devant lui pour y déposer une fleur, une certitude telle un éclair acéré l'a traversée de part en part : elle a su qu'elle était morte avec Pierre et que désormais elle n'aurait plus qu'à survivre... si du moins elle en avait le courage. Elle savait qu'elle n'aimerait plus jamais. Aimer, cela faisait trop mal, elle avait compris une fois pour toutes que ceux qu'on aime finissent pas partir.*

*Et elle s'était mise à faire semblant de vivre... petite vie solitaire au ralenti, cuirassée de grisaille, rien qu'un succédané de vie...*

La détresse qui l'a submergée en ressac violent, lui a coupé le souffle. Elle doit s'arrêter, son cœur fait des ravages dans sa poitrine. Lui en trois enjambées l'a rejointe. Il reste là sans dire un mot, la laisse reprendre ses esprits.

- Excusez-moi, dit-elle entre deux respirations haletantes, je ne sais pas ce qui m'a pris. Ou plutôt si...

Elle hésite un moment, puis :

- J'ai perdu mon mari dans un bête accident il y aura bientôt cinq ans. Mais c'est comme si c'était hier.

Un accident n'est-il pas toujours bête ?

Un silence étrange s'installe entre eux. Non pas un silence qui les sépare mais qui au contraire les relie comme un pont. Un silence qui raconte leurs chagrins, leurs cauchemars, les grands lits vides, les frigos pas remplis, les chambres single en vacances. Chacun lit dans le regard de l'autre ses propres souvenirs de détresse. Puis en même temps, comme sous l'effet d'un ordre venu de l'extérieur, un grand soupir les secoue tous les deux en même temps. Ils se passent tous les deux la main dans les cheveux... et sourient de voir l'autre faire le même geste comme en miroir.

Puis, sans trop la regarder il dit presque en murmurant :

- Etes-vous pressée ? Nous pourrions peut-être dîner ensemble. J'ai un petit creux et il n'y a rien à manger chez moi. Tant qu'à faire, nous parlerons un peu, cela me fera du bien.

Elle le regarde avec étonnement. Se pourrait-il qu'il souffre de sa solitude lui aussi ? Se pourrait-il qu'il soit malheureux lui aussi ? Depuis l'accident, elle a surtout pensé à son chagrin à elle, sans penser un seul instant que d'autres peut-être... Elle le regarde encore, avec attention : il est beau et touchant dans sa timidité à proposer ce repas à deux. C'est la première fois qu'elle entrevoit un lendemain possible, un lendemain à inventer. Mais elle hésite encore. Elle est si habituée à son chagrin, qu'il est devenu pour elle un compagnon quasi obligatoire. Lui la regarde intensément et son regard attend sa réponse.

- Je suis désolée, s'entend-elle dire, mes parents m'attendent. Ils vont s'inquiéter.

Mais quelle idiote elle est ! Non, ses parents ne l'attendent pas, ils ne sont même pas au courant de son voyage à Paris.

C'est comme ça ! Tant pis ! Elle ne se sent pas prête. Elle s'éloigne en serrant les dents.

Dix mètres plus loin, elle revient sur ses pas.

Elle pense qu'il est réellement temps de vivre...